

Inauguration de la salle
Viviane Isambert-Jamati



Le 16 juin 2014
Université Paris Descartes



En hommage à Viviane Isambert-Jamati

Rebecca Rogers

Professeur à l'Université Paris Descartes - *CERLIS*

en histoire de l'éducation

Je vous propose de commencer avec quelques lignes de Shakespeare dans Roméo et Juliette :

What's in a name ? that which we call a rose
by any other name would smell as sweet.
So Romeo would, were he not Romeo call'd
Retain that dear perfection which he owes
Without that title. Romeo, doff thy name ;

Et pour ceux dont mon accent américain trouble, la traduction française suivante :

*Qu'est-ce qu'un nom après tout ? Si celle que nous appelons une rose
Portait un autre nom, ne sentirait-elle pas aussi bon ?
Roméo même s'il ne s'appelait pas Roméo garderait cette perfection qui m'est chère
Quelque soit son titre. Oh Roméo défais-toi de ton nom...*

What's in a name ? demande Juliette. Ce début de strophe me trotte dans la tête depuis des semaines en pensant à cette inauguration même si on pourrait penser qu'elle s'applique fort mal à l'occasion qui nous réunit aujourd'hui. Il n'est pas question d'amours contrariées ni de rivalités familiales où le nom de famille pose problème, sauf à considérer que l'évêque Saint Germain de Paris se retourne dans sa tombe à l'idée que la Salle Saint Germain basse devienne la salle Viviane Isambert-Jamati. Mais en y réfléchissant la question de nom dont parle Shakespeare et les conséquences malheureuses de cet amour entre Juliette Capulet et Roméo Montaigu nous montre quelque chose qui me semble encore très pertinent : l'importance des noms, notamment dans nos sociétés patrilinéaires. Les noms sont importants. Ils marquent les individus et ils marquent aussi les lieux.

Sans vouloir trop accaparer la parole pour une occasion que je souhaite surtout conviviale, il me semble important d'expliquer pourquoi nous donnons un nom de femme à cette salle de formation et pourquoi le nom de Viviane Isambert-Jamati est celui qui m'est venu en premier. Mon propos, vous l'aurez compris, est celui de la chargée de mission parité de notre établissement, mais je suis aussi, et sans doute surtout, historienne des

femmes. Pour moi cette inauguration s'inscrit dans un processus historique qui est celui de rendre visible la contribution des femmes à l'histoire et à nos formations.

Un environnement sous domination masculine

Je voudrais commencer alors par noter que notre environnement universitaire quotidien est encore très marqué par le masculin.

Lorsque j'ai proposé mon plan d'action pour l'égalité au bureau de l'Université, François de Singly a remarqué qu'il y avait effectivement du travail à faire sur le plan symbolique. On était dans le foyer des professeurs entouré d'imposants tableaux de nos grands hommes. Si le mot homme a évidemment en français une dimension universelle, quand je regarde ces tableaux je dois dire que je ne me vois pas vraiment en miroir. Dans notre Université dominée par les sciences médicales il y a un lourd poids du passé qui consiste à représenter les femmes dans des rôles bien spécifiques : ceux du soin, naturel, pour les femmes, non comme détentrices du savoir. Ainsi dans le magnifique tableau d'André Brouillet accroché dans le tournant du grand escalier : « Ambulance de la comédie française, siège de Paris 1870-1871 » (1893)¹ : là on voit le Professeur Alfred Richet, aidé par une actrice, devenue infirmière pendant le siège, Suzanne Reichenberg, une bonne sœur et une dame de charité. La sculpture de femme, nue, au bas de ce même escalier s'intitule : « La Nature se dévoilant à la Science ». De manière allégorique ou incarnée, les femmes sont certes représentées, mais pas à égalité.

La domination masculine, si on peut dire, se voit aussi dans les noms de salles et d'amphithéâtres de notre université. J'ai fait une petite enquête pour savoir ce qu'il en est. Sans grande surprise on donne des noms de grands hommes aux amphithéâtres et aux salles à deux exceptions près : dans la Maison des Langues (où il y a un nom de professeure de langue) et à l'IUT avenue de Versailles existe une salle Maryse Laire, nommée en honneur d'une collègue décédée prématurément. Ce qui domine, ce sont les noms de médecins : Claude Bernard ou Mendel (parfois des médecins plus contemporains, Jean Frézel, mort en 2007, nom d'amphi aux Cordeliers donné en 2014), on trouve des amphis au nom de psychologues, Binet aux Saints-Pères, (Daniel) Lagache à l'Institut de Psychologie. En pharmacie, les salles ont des noms de plantes utilisées en pharmacie et les amphis portent le nom d'illustres pharmaciens, Emile Bourquelot qui a travaillé « *sur les phénomènes de la digestion chez les mollusques céphalopodes* ». Plus près de nous, aujourd'hui, au siège de l'Université, nous trouvons l'amphithéâtre Vulpian, (Edmé Félix

1 - Il est célèbre pour sa toile « Une Leçon clinique à la Salpêtrière » qui représente Charcot avec sa patiente hystérique Blanche Wittmann.

Alfred) physiologiste et neurologue du 19^e siècle, et une salle récemment refaite, Henri Roger, également médecin et pédiatre du 19^e siècle, spécialiste de la cardiologie. Il faut bien reconnaître que les grands hommes en SHS sont aussi peu présents, mais, outre l'Amphi Durkheim dont nous disposons à la vieille Sorbonne, on trouve un amphi au nom du sociologue Halbwachs à Boulogne et maintenant une autre sociologue, Viviane Isambert-Jamati, au siège.

Faut-il conclure que Paris 5 soit rétrograde avec seulement trois salles aux noms de femmes en 2014 ? Pas spécialement. C'est un mouvement récent de vouloir marquer l'espace public ou universitaire par des noms de femmes (comme d'ailleurs le débat récent sur la panthéonisation des femmes). A Lyon 1, la chargée de mission égalité, a fait baptiser le nom du bâtiment de la présidence du nom de la première bachelière de France, Julie-Victoire Daubié, et la communarde et institutrice Louise Michel a maintenant une salle à son nom dans l'IUFM. Encore plus récemment, Paris Diderot a choisi de donner des noms de femmes à deux nouveaux bâtiments : Sophie Germain pour les mathématiques ; Olympe de Gouges pour le bâtiment des SHS. Autour de nous à Paris, la mairie, incitée par l'observatoire de l'égalité, a choisi –au terme d'un an de combat– de donner des noms de femmes aux arrêts de tram en périphérie de la capitale : l'exploratrice Alexandra David Neel, la journaliste Séverine, ou la chanteuse de jazz Ella Fitzgerald, par exemple, façon de compenser la quasi non existence d'arrêts de métro aux noms de femme (Louise Michel, Pierre et Marie Curie à Ivry sur Seine) et la minorité des rues (200 pour 4000 pour les hommes).

Tout ça pour dire qu'en choisissant de donner un nom de femme à notre salle de formation (sans combat je dois dire), l'Université Paris Descartes s'inscrit dans un mouvement d'ensemble qui cherche à rendre plus visible le caractère mixte de notre passé et de notre société. Mais ceci n'explique pas le choix de Viviane Isambert-Jamati.

Viviane Isambert-Jamati : une femme dans un paysage de recherche très masculin

Devant autant de sociologues spécialistes de l'éducation ou du travail, je n'ai pas la prétention de vouloir expliquer la contribution de Viviane au développement de ces deux champs. On trouve de telles analyses sous la plume de Jean-Michel Chapoulie, de Roger Establet, d'Eric Plaisance, de Lucie Tanguy (ici présents), notamment au moment de sa retraite dans les actes du colloque international en son hommage (1990) publiés sous le titre « *Permanence et renouvellement en sociologie de l'éducation. Perspectives de recherche, 1950-1990* ». J'ai choisi plutôt de présenter rapidement le parcours de Viviane Isambert-Jamati en mettant l'accent sur son positionnement comme l'une des rares femmes

avec un poste de responsabilité dans un paysage de recherche et de formation encore très masculin entre les années 1950 et 1980 malgré l'arrivée massive des étudiantes dans les facultés. En effet, si Marie Curie reprend la chaire de son mari à la faculté des sciences dès 1906, il faut attendre 1935 pour qu'une seconde femme soit élue professeur sur une chaire, en chimie organique (Pauline Ramart-Lucas, qui a commencé sa carrière professionnelle comme ouvrière en fleurs artificielles !). A la faculté des lettres, pourtant rapidement très fréquentée par les étudiantes, il faut attendre 1947 pour que Marie-Jeanne Durry soit nommée sur une chaire de littérature française². Vingt ans plus tard le taux de féminisation des professeurs encore très bas : 3,4% en droit, 8% en lettres, 8,6% en sciences, 0% en médecine.

Les femmes sont donc très présentes comme étudiantes lorsque Viviane s'inscrit en philosophie pendant la Deuxième Guerre mondiale, mais encore bien peu visibles comme enseignantes. Durant la guerre Viviane Isambert-Jamati devient agente de liaison du réseau Périclès en 1943 (et se voit décerner la médaille de la Résistance en 1945) ; Elle fait partie alors du Conseil national des organisations de jeunesse et du Conseil national des femmes qui militent pour les droits des femmes. Diplômée de philosophie à la Sorbonne en 1947, elle commence sa carrière de chercheuse sociologue au Centre d'études sociologiques du CNRS, le gros laboratoire sociologique fondé en 1946 qui marquera tant la sociologie par la suite. Elle s'intéresse alors à la sociologie du travail, qui se construit autour de Georges Friedmann. Avec Madeleine Guibert, elle publie dès 1956 un ouvrage « *Travail féminin et travail à domicile* » où il est question de la double domination sociale des ouvrières de la confection chargées, dans un même lieu, des tâches familiales et professionnelles. Elle a gardé cet intérêt pour l'analyse de la situation des femmes toute sa vie sans que cela soit l'axe de ses interrogations. Ainsi l'éducation des filles et le travail des femmes sont abordés le plus souvent par le biais d'études plus générales sur la famille ou le système scolaire, où les catégories de classe croisent celle du sexe. Elle a expliqué dans un entretien qu'en 1959-60, elle a réalisé une vaste enquête sur l'éducation des garçons et des filles dans les familles ; elle voulait comprendre comment les parents orientaient différemment les garçons et les filles. Finalement elle l'a peu exploitée car elle a compris qu'il fallait de meilleures connaissances sur le système éducatif pour comprendre la position des parents. Et c'est en partie cela qui l'a poussée vers la sociologie de l'éducation.

Si nous avons voulu donner le nom de Viviane Isambert-Jamati à cette salle de

2 - CHARLE Christophe « Les femmes dans l'enseignement supérieur. Dynamiques et frein d'une présence 1946-1992 », in FRIDENSON Patrick, *Avenirs et avant-gardes en France, XIXe-XXe siècles, La Découverte I, TAP/HIST Contemporaine*, 1999.

formation, c'est surtout pour son engagement dans la sociologie de l'éducation et son rôle dans la structuration de celle-ci dans la recherche et dans la formation à Paris 5. En 1962 elle est à l'origine de la création, dans le cadre du Centre d'Etudes Sociologiques, du « Groupe de la sociologie de l'éducation ». Son groupe est à l'origine d'un grand nombre de recherches sur un monde éducatif en pleine mutation partageant ce champ de recherches avec Bourdieu et Passeron au Centre de sociologie européenne. Elle-même travaille sur les enseignements primaires et secondaires avec une attention portée aux organisations formelles, aux faits institutionnels et aux pratiques (plutôt que sur les populations). Sa thèse d'Etat en 1969 « *Crises de la société, crises de l'enseignement* » porte sur 100 ans de discours de distribution des prix, intégrant ainsi une salutaire dimension historique à l'analyse des changements dans l'enseignement secondaire. Cette approche socio-historique des valeurs directrices de l'enseignement secondaire la distingue à l'époque : ce livre devenu un classique a aussi fortement interpellé le milieu des historiens.

Chercheuse et enseignante dans un département de sciences de l'éducation

En 1970 Viviane Isambert-Jamati est recrutée comme maître de conférences en Sciences de l'éducation à Paris 5 et emmène avec elle le groupe de sociologie de l'éducation qui devient une équipe de recherche associée, l'ancêtre du Cerlis. Rétrospectivement on peut y voir une forme d'hommage à Durkheim, qui a occupé une chaire de Sociologie en sciences de l'éducation entre 1902-1917. Comme enseignante à la nouvelle université de Paris 5, Viviane va marquer pendant vingt ans la vie du département des sciences de l'éducation, affirmant l'importance de la mesure et des faits objectivés au sein de la sociologie de l'éducation qu'elle représente. Sa rigueur épistémologique en sociologie construit aussi un esprit dans ce département pluridisciplinaire où il faut apprendre à travailler ensemble.

C'est sans doute cette inscription en sciences de l'éducation et l'expérience de l'enseignement qui l'oriente vers des travaux où il est question de comprendre des pratiques et les contenus d'enseignement, où elle questionne la relation entre curriculum formel et curriculum réel et où elle montre l'effet maître dans l'enseignement. Son travail sera ainsi fondamental pour tout ceux qui s'intéressent à la culture scolaire. Pensons par exemple aux travaux réunis sous le titre « *Les savoirs scolaires* » où il est question de voir les transmissions pédagogiques comme une sphère d'activités avec des acteurs et des pratiques, pas seulement des structures et de l'idéologie.

Mais Viviane est aussi enseignante et surtout directrice de thèses, dans ces années entre 1970 et 1990, encadrant 118 thèses d'Etat et d'Université, dont 67 de chercheurs

étrangers. Un certain nombre des personnes présentes la connaît sous cet angle là (Régine, André, Jacqueline...) et dans quelques instants je lirai le témoignage de quelques collègues étrangers formés par elle. Alors que l'université est en émoi aujourd'hui à cause de la collation des grades qui aura lieu dans quelques heures, il y a une certaine justice à ce qu'on rende hommage maintenant à l'une des enseignantes de notre Université qui a le plus œuvré pour développer son champ de spécialité en France et à l'étranger par la formation de doctorants et de doctorantes. Donner son nom à la salle de formation rend hommage à son engagement dans ce domaine mais aussi, il me semble, à toutes les enseignantes de notre université dont la présence marque encore bien peu nos murs.

Comme maîtresse de cérémonie je voudrais adresser quelques mots plus personnels. Contrairement à beaucoup d'entre vous je n'ai jamais été ni étudiante ni collègue de Viviane, mais ses travaux socio-historiques ont nourri les miens depuis longtemps. Puis nos chemins se sont croisés autour de la famille Dubois-Goblot. En 1995 Viviane publie « *Solidarité fraternelle et réussite sociale* » à partir d'une correspondance familiale. Vous êtes nombreux dans l'auditoire à savoir que Viviane vient d'une famille qui a marqué l'enseignement et la recherche en France, en particulier son grand oncle Edmond Goblot connu pour sa critique du système secondaire, « *La barrière et le niveau* ». Mais dans cette famille Goblot il n'y a pas que les grands hommes, il y a aussi les femmes qui participent à la réussite familiale. En étudiant les ressorts de cette solidarité fraternelle, les sœurs sont donc bien présentes et analysées dans une vision de la fraternité qui inclut la sororité. En 1996, il y a presque 20 ans elle a très généreusement partagé son corpus de correspondance pour que je l'utilise dans un de mes livres. Cette générosité dans la recherche n'est finalement pas si courante, et je sais que je ne suis pas la seule à en avoir bénéficié. Mais si je parle de ce livre aujourd'hui, c'est qu'il me semble qu'il témoigne d'une fidélité aussi bien aux valeurs familiales qu'elle analyse qu'à l'importance des noms. J'ai commencé en demandant avec Shakespeare : What's in a name ? Et bien dans un nom il y a des personnes, une histoire et des réseaux de solidarité, la Salle Saint-Germain basse devenant la Salle Viviane Isambert-Jamati acquiert un peu de tout cela.

Avant de donner la parole à Régine Sirota, comme directrice de notre département des sciences de l'éducation (et ancienne doctorante de Viviane), je voulais vous lire quatre témoignages de son action auprès de collègues étrangers.

Estela dos Santos Abreu

Rio de Janeiro

Donner le nom de Viviane Isambert-Jamati à ce lieu – la Salle de Formation de l'Université de Paris 5 – pour lui rendre hommage, est une heureuse initiative. Viviane est une sociologue reconnue et saluée par des centaines d'étudiants et chercheurs qui lui doivent leur réussite dans la vie professionnelle, et mieux, dans la vie tout court.

Viviane a su faire de son savoir un vrai savoir-faire-vivre tourné vers l'autre.

Nous, les Brésiliens, avons eu le privilège de bénéficier de son attention durant nos années passées à Paris ainsi que lors de sa visite à Rio en 1983, où elle a fait une conférence sur l'enseignement et la recherche en éducation.

On ne saura assez le répéter, il n'est pas évident que le plus savant des cerveaux arrive à rendre utile son savoir.

C'est là, exactement, la réussite majeure de Viviane : elle a su composer une symphonie avec tout ce qu'elle a intelligemment rassemblé pendant des années pour nous la transmettre, à nous tous.

Que dans cette salle, son nom et son travail soient une incitation à tous, étudiants et enseignants, à suivre ce bel exemple d'éducatrice.

Thérèse Hamel

Montréal

Viviane Isambert-Jamati, une grande dame de la recherche en éducation.

D'abord quelle belle idée de nommer un lieu en hommage à Viviane Isambert–Jamati, que j'ai eu le privilège d'avoir comme directrice de recherche. Comment dire en quelques mots ce que je ressens devant cette grande dame de la recherche en éducation ?

Viviane Isambert-Jamati est d'abord une grande chercheuse qui a su ouvrir des voies novatrices en sociologie de l'éducation, entre autres en intégrant dans ses travaux la perspective historique.

Je garde de Madame Isambert le souvenir d'une directrice de thèse toujours présente, malgré ses nombreuses activités de recherches, d'enseignement, mais aussi de militance syndicale et politique.

Il fallait pour la rencontrer avoir écrit quelque chose, que ce soit un projet de thèse ou une première version de chapitre, ce qui nous permettait à toutes deux d'évoluer dans la discussion et d'avancer dans les travaux. J'ai gardé cette pratique très efficace avec mes propres étudiant-es.

Que de qualités : ses travaux stimulants, rigoureux et écrits avec une langue élégante, son humour durant les cours où nous nous retrouvions étudiant-es de tous horizons, ses conseils judicieux pour la progression de la recherche et de la rédaction. J'ai gardé de grandes amitiés, entre autre dans la communauté brésilienne, de ces années de travail pour avancer nos doctorats respectifs. Et toujours quand nous nous voyons, nous parlons de Viviane Isambert-Jamati qui reste toujours présente dans nos cœurs de chercheur-es et de femmes et d'hommes. Lea, Esther, Maria Alice, Menga Lucke et tant d'autres sans parler de toutes les nationalités qui se croisaient dans l'UER rue Serpente.

Car Viviane est une femme complète, accomplie qui a su rallier les tâches souvent si difficiles à concilier que sont l'enseignement universitaire, la recherche et l'engagement social et politique.

Merci Viviane pour tous ses apports.

Le 32 rue Serpente reste pour moi un lieu important à Paris et je ne rate jamais une occasion de passer devant cet endroit où j'ai tant appris et de regarder tout en haut où était votre bureau.

Très chaleureusement

Menga Lüdke
Rio de Janeiro

Ma première rencontre avec Viviane Isambert-Jamati, en 1966, a été décisive dans ma vie : je la contactais pour un simple séjour en tant que stagiaire de recherche, elle a dépassé toutes mes attentes en me suggérant de faire un doctorat. A l'époque, cette idée semblait impensable et hors de portée pour une jeune femme venant d'un pays où le doctorat était encore réservé à une élite de professeurs renommés. Non seulement, elle a pris l'initiative de ce projet mais elle a, ensuite entrepris toutes les démarches nécessaires

pour qu' il devienne réalité. Viviane n'étant pas, à l'époque, professeur d'université, elle ne pouvait pas assumer la direction d'un doctorat. Elle a très vite trouvé un directeur parmi ses amis. Mais c'est elle qui s'est chargée de tout le travail de direction, sans en recevoir la reconnaissance. La réalisation de cette thèse et la participation à son groupe de recherche ont été, pour moi, une chance exceptionnelle d'apprendre la rigueur méthodologique et l'approfondissement théorique.

Plus d'une quinzaine de brésiliens ont réalisé leur doctorat sous la direction ou l'influence de Viviane Isambert-Jamati. Ces « enfants de Viviane » ont produit des fruits au Brésil : en tant que professeurs et directeurs de recherche, ils ont assuré les premiers masters et doctorats en éducation formant ainsi d'autres enseignants dans le même esprit scientifique.

Aujourd'hui, nous aimerions aussi rappeler d'autres aspects de la personnalité de Viviane : son esprit citoyen, sa générosité, sa disponibilité, sa capacité d'écoute et d'encouragement qui sont bien connus de tous et cette simplicité qui est propre aux vrais sages.

Nelli Askouni

Athènes,

Anna Frangoudaki

Athènes,

Théodoros Mylonas

Patras.

Pour Viviane Isambert-Jamati

En tant qu'anciens élèves de Viviane Isambert-Jamati, nous adressons depuis Athènes, à nos collègues de l'Université Paris-Descartes, quelques mots qui sont notre participation à la cérémonie en son honneur.

C'est Viviane Isambert-Jamati qui nous a guidés dans la sociologie, en ouvrant la voie vers la compréhension de la société, et en formant en nous la capacité d'analyse des phénomènes sociaux.

Au cours de sa longue carrière professorale, elle n'a jamais considéré les étudiants étrangers comme des indésirables, s'arrêtant aux barrières culturelles et aux lacunes parsemant leur formation initiale reçue dans leur pays d'origine. Elle n'a jamais non plus fait preuve de cette tolérance qui permet aux étudiants étrangers de rentrer dans leur pays porteurs de titres universitaires qui ne correspondent pas aux connaissances réelles. Elle a

véritablement, par un travail long et systématique, formé à la sociologie un grand nombre de chercheurs, comme nous, venus de bien des parties du monde.

Outre l'apport de son œuvre d'enseignante, le travail scientifique de Viviane Isambert-Jamati a profondément influencé la sociologie grecque de l'éducation. Son ascendant majeur réside, sans doute, dans son refus théorique de voir une fatalité dans les mécanismes scolaires de reproduction des inégalités dues à la division sociale du travail. Loin de voir une correspondance directe du système scolaire avec la structure sociale, son schéma d'interprétation a systématiquement montré les médiations entre ces deux sphères. Par ailleurs, comme la réalité scolaire et sociale grecque, ainsi que celle de toute autre société, foisonne de particularités et de survivances singulières, Viviane Isambert-Jamati poussait systématiquement ses étudiants à enquêter sur les raisons de ces singularités, à rechercher quels intérêts sociaux conditionnent ces survivances et à travailler pour faire apparaître les invisibles causes sociales des phénomènes particuliers. Cette orientation vers l'acquisition de l'intelligence sociologique a consolidé chez ses élèves sociologues grecs une tendance au recours à l'histoire pour comprendre les singularités observées mais aussi les processus de changement, recours qui s'est révélé plus que fructueux.

Son influence scientifique est aussi manifeste dans l'importance accordée à la recherche empirique, en tant que fondement des interprétations des phénomènes sociaux, à l'encontre d'une approche « théorisante » de la société. Elle nous a formés aux exigences de l'enquête empirique en nous apprenant la rigueur dans la constitution des données mais aussi dans la définition des concepts.

Le travail de Viviane Isambert-Jamati a renouvelé le champ de la sociologie de l'éducation en mettant l'accent sur ce qui fait la spécificité de l'école en tant que lieu de socialisation et de transmission des connaissances. Elle a donc ouvert des voies nouvelles pour la recherche sociologique portant l'interrogation sur le cœur même des processus éducatifs, à savoir le travail enseignant, la relation pédagogique, la culture et les savoirs scolaires, et sur leur rapport avec le contexte historique et politique.

Permettez-nous, chers collègues, de conclure par une adresse personnelle.

Chère Viviane, nous sommes à cet instant mentalement à vos côtés, participant nous aussi à cette reconnaissance de votre investissement dans la formation universitaire. Nous vous exprimons notre estime la plus profonde, notre reconnaissance et, si vous le permettez, nos sentiments amicaux les plus chaleureux.

D'abord je dois vous avouer l'effet étrange que cela me procure de voir mon nom écrit pour la postérité sur la porte d'une salle de cours. Cette situation n'a rien d'évident !

Je suis à la fois émue, confuse, et fière d'être ainsi - faut-il dire ? - la « bénéficiaire » de la politique de parité entre femmes et hommes dans cette Université dont je fais encore partie à titre d'honoraire. La parité, c'est une cause qui m'est chère depuis longtemps : on a rappelé mes recherches très anciennes sur le travail des femmes et son infériorisation. Bien entendu la parité doit se traduire d'abord de façon concrète : dans les carrières, dans l'accès aux postes de responsabilité et surtout dans les salaires, qui « à travail égal » persistent en France à défavoriser les femmes malgré leur place si importante sur le marché du travail. De façon concrète, mais aussi de façon symbolique, ce qui est le cas aujourd'hui. De cette décision symbolique, je te remercie d'abord toi, Rebecca, qui a proposé ce choix, et je remercie toutes les instances de l'Université Paris-Descartes qui l'ont ratifié, et plus spécialement vous, Monsieur le Président, puisque vous manifestez par votre présence parmi nous votre attachement à la cause de la parité et l'accord que vous venez d'exprimer avec ce choix. Et je remercie tous les présents pour leur manifestation d'amitié, dont je suis, comme d'autres fois, comblée.



Tout de même il m'est permis de me demander « pourquoi moi ? ». Bien d'autres, certainement, auraient mérité de donner leur nom à une salle. Et d'abord (pardonnez-moi si c'est hors de propos, car par définition son nom ne pouvait pas faire l'objet d'une mesure de parité) mon collègue et ami disparu Georges Snyders. Cet homme, qui avait souffert dans sa chair d'une déportation à la fois politique et raciale à Auschwitz, était dans le domaine de l'éducation un professeur hors pair, d'une intelligence fulgurante et d'une capacité de relation exceptionnelle : il sortait bien souvent de son bureau pour entamer une

conversation passionnée avec les étudiants de passage dans le couloir, recherchant avec une extrême sympathie ceux qui, sur le plan des idées, étaient le plus loin de lui. Il mériterait plus que quiconque qu'il y ait dans cette Université une trace de son passage...

Mais revenons à la parité. Bien des femmes auraient pu figurer sur cette porte. J'ai réfléchi à ce « pourquoi moi ? » et il m'a semblé qu'une série de rencontres entre ma biographie et la grande Histoire avait joué plus d'une fois en ma faveur. Pensez donc, par exemple, que je suis arrivée à la majorité citoyenne précisément l'année où pour la première fois en France les femmes ont été appelées à voter. Je n'ai pas eu, comme ma mère et mes grand-mères, ce dont elles enrageaient, à rester chez moi le jour où, dans une démocratie, les représentants du peuple sont élus.

Peu de temps plus tard, je me suis trouvée ayant terminé mes études en philosophie et sciences humaines à pouvoir candidater (on pouvait le faire à l'époque avec un bagage très limité) au CNRS; les quelques postes existant en sciences humaines, dans ce CNRS naissant, avaient été attribués à des hommes, mais les responsables se rendaient compte que dans une France renouvelée il pouvait être souhaitable de recruter quelques femmes. C'est ainsi que j'ai été la première chercheuse en sociologie, suivie trois ans après par Madeleine Guilbert. C'est ce que Christian Baudelot et Roger Establet ont voulu rappeler en nous dédiant à toutes deux en 1992, ce qui nous a tellement touchées, leur « *Allez les filles* ».



Carrière normale au CNRS (peut-être un peu ralentie, il est vrai, parce que j'étais femme, car on n'était plus dans l'effervescence des années 45 à 50) puis soutenance de mon Doctorat d'Etat, au moment même où, à la suite du mouvement de 68, un grand nombre de postes étaient créés dans l'enseignement supérieur. En Sciences de l'Education à Paris-Descartes, quatre professeurs masculins avaient été nommés en 1969, mais ces collègues souhaitaient recruter un sociologue, et souhaitaient aussi l'arrivée d'une femme parmi eux. Mon Doctorat arrivait donc à point nommé. Encore une rencontre, donc, entre

des circonstances beaucoup plus larges et ma biographie personnelle, qui m'a valu 20 ans de bonheur dans cette maison.



Je ne poursuis pas l'évocation des circonstances qui m'ont été favorables, malgré la prédominance des hommes aujourd'hui encore, et les luttes nécessaires pour que cela change. Certes celles et ceux qui m'ont désignée pour patronner cette salle et pour connaître la joie de cette réunion si sympathique n'ont pas eu conscience de me choisir grâce à cette série de coïncidences : ils ont parlé avec la plus grande gentillesse de mes mérites. Mais je ne serais pas sociologue si je n'avais pas conscience du cadre socio-historique dans lequel cela s'est déroulé, autrement dit pour réduire un peu ces fameux mérites...

Une salle de formation du personnel, je ne pouvais rêver mieux pour incarner mes deux principaux centres d'intérêt que Rebecca vient de rappeler, intérêts apparemment successifs mais en réalité parallèles : l'éducation et le travail. Je ne peux que souhaiter à toutes les actions de formation qui se dérouleront ici de continuer, comme elles le sont depuis longtemps, à être fructueuses. Etre fructueux, en matière d'éducation et de formation, c'est à mes yeux à la fois procurer une plus grande capacité professionnelle et donner les moyens de réfléchir de façon personnelle et critique aux connaissances et à la culture qui sont alors acquises. Mon vœu, aujourd'hui, est que dans cette salle Viviane Isambert-Jamati ces deux aspects de la formation soient constamment présents.

Maintenant, puisque nous sommes dans ce très beau bâtiment, en partie du XVIIIème siècle, qui fut longtemps l'École de Médecine de Paris, et qui est maintenant le siège de l'Université Paris-Descartes, je ne résiste pas à l'envie de vous conter une anecdote qui, elle aussi, se situe au carrefour de ma vie personnelle et de l'histoire. Anecdote qui illustre à quel point ce vénérable bâtiment est pour moi tutélaire depuis bien longtemps.



Cela se situe il y a soixante-dix ans, au moment qui va bientôt être célébré comme vient de l'être le Débarquement, à savoir lors de la Libération de Paris : je n'avais pas encore vingt ans. On a rappelé que dans les derniers mois de l'Occupation j'avais eu quelques activités de résistance, mais depuis le 19 août Paris était en insurrection et il n'était plus question de clandestinité. Une vingtaine d'étudiants, dont j'étais, avaient décidé, afin d'être disponibles pour d'éventuelles missions, de passer ces quelques jours et ces quelques nuits à la Maison des Lettres (un lieu d'accueil, de culture... et de résistance fréquenté par des étudiants en Lettres et Sciences Humaines). Le 22 ou le 23 août, j'ai reçu là un coup de fil d'une de mes connaissances me demandant de lui apporter une arme pour effectuer un « coup de main » nécessaire. Le difficile pour moi n'était pas de trouver une arme, mes contacts des mois précédents me le permettaient, mais de la livrer, depuis la rue des Ursulines où se trouvait la Maison des Lettres jusqu'à la rue de Babylone où elle m'était demandée. Les transports en commun étaient arrêtés, et traverser à pied le quartier latin, hérissé de barricades, mais aussi de positions allemandes, était passablement chaud. Cependant la nécessité demandait que je tente ce trajet. Avec un de mes camarades étudiants, qui avait à faire, lui, au passage Saint André, en face d'ici, nous avons décidé de faire une partie du trajet ensemble. Rue Gay-Lussac, c'était calme ; boulevard Saint Michel, à la différence de ce qui se passerait deux jours plus tard lors de l'arrivée des chars Leclerc, c'était calme aussi. Nous empruntons la partie étroite de la rue de l'Ecole de Médecine, toujours rien. Mais en arrivant à la partie large de cette rue, celle où nous sommes aujourd'hui, toute autre situation : comme nous le disions alors, « ça canardait dur ». Une auto-mitrailleuse allemande s'était postée au début du carrefour Danton, et visait tout ce qui bougeait dans cette partie de la rue. Comment passer ? Heureusement pour nous l'architecture de ce bâtiment-ci comporte des saillies à la hauteur des piliers, et de petits retraits entre les piliers. La manip a consisté à s'aplatir dans les renforcements au moment des tirs, et à courir d'un pilier à l'autre pendant que les artilleurs rechargeaient. Pour parcourir la façade, cela nous a demandé assez longtemps, mais nous y sommes arrivés.

Je passe sur la suite aventureuse de nos trajets respectifs, car je voulais seulement acquitter une sorte de dette de reconnaissance à l'égard du 12 rue de l'Ecole de Médecine. Inutile de dire que celui qui m'aurait dit alors que non seulement j'enseignerais un jour dans ces murs, mais qu'au soir de ma vie on y baptiserait une salle de mon nom m'aurait paru complètement fou !

Pour terminer cette anecdote, je dois révéler que mon compagnon de planques et d'avancées, qui n'était alors qu'un camarade, s'appelait François Isambert. Plus tard nous avons décidé de faire notre vie ensemble. Mariage pour le meilleur et pour le pire. Le pire, c'est certainement, il y a peu d'années, la mort des suites d'un accident d'un de nos enfants, Emmanuel. Nombreux parmi vous étaient au cimetière d'Ivry pour lui rendre hommage et pour nous soutenir. Cette blessure ne se refermera jamais. Mais le meilleur c'est sans doute la vie avec nos trois enfants, d'abord effectivement ensemble, puis dispersés comme il est normal, avec des relations toujours chaleureuses. Françoise et Christiane ont fait l'effort, malgré la grève, d'être là aujourd'hui. Les enfants, puis les petits-enfants, représentés aujourd'hui par Juliette, et même les arrière-petits enfants dont Clémence que voici. La vie familiale a été et reste essentielle pour nous, mais je ne saurais oublier que depuis toujours nous sommes l'un et l'autre sociologues, ce qui, même aujourd'hui où nous ne produisons plus guère, entraîne toute une vision du monde et alimente nos échanges de chaque jour. Si François n'est pas là aujourd'hui, c'est pour de sérieuses raisons de santé, mais il est en pensée avec nous.



Voilà, il me reste à renouveler mes vœux pour les progrès rapides de la parité et pour la qualité de la formation donnée dans la salle Isambert-Jamati. Et encore merci !

*Les photos ont été prises par Christian Baudelot
la brochure a été réalisée par Anne-Lise, Muriel et Dominique*